

חזון

chazon

Une carte de l'intérieur



DENNIS KORN

חזון

LIVING WHOLENESS ACADEMY · SOURCE OPEN

chazon

Living Wholeness — Une carte de l'intérieur



DENNIS KORN

chazon · Living Wholeness — Une carte de l'intérieur · Première version de diffusion · Dennis Korn ©
2026 Living Wholeness Academy · Dennis Korn · Source Open. Cette édition rassemble sous forme
de livre les contenus écrits de chazon.eu : les trois piliers, les sept portes, le Projet Lumières et
l'application. Les modules interactifs — les portes praticables, le jeu navigateur Chazon Go, le
générateur de Codex et les outils — continuent de vivre sur chazon.eu. Le code et la carte sont
ouverts. Licence du framework : AGPL v3.

*Soulager au-dehors ce qui bloque au-dedans. Une
carte qui s'accorde à ce que nous savons
aujourd'hui — et à ce que nous pressentons
depuis des millénaires.*

Sommaire

TROIS AXES DE L'INTÉRIEUR

Merkaba	9
Shalem	15
Chazon	19

UN COSMOS PRATICABLE

Les quatre portes	25
-------------------------	----

POUVOIR & FICTION · PROJET LUMIÈRES

Histoire du monde	29
L'âge des rois	35
Les maisons nobles d'Europe	41
La même machine	45
La machine et la voix contraire	51
Science & capitalisme	57

ARGENT, POUVOIR ET LA FUSION

Le système monétaire	63
D'égal à égal	73

DU CADRE NAÎT LA PRATIQUE

Du torcheur de culs au coach de conscience	81
Accompagnement	85
La carte sur la toile	87



מרכבה

TROIS AXES DE L'INTÉRIEUR

Les trois piliers

Trois mots, plus anciens que toute idéologie : Merkaba, Shalem, Chazon — mouvement, plénitude, vision. Non pas une doctrine que l'on croit, mais trois axes sur lesquels on s'aligne. Sur ce sol repose tout le reste.

CHAPITRE 1

Merkaba

Conscience · Lumière · Corps · Esprit



PREMIER PILIER · CONSCIENCE

מרכבה

*Un mot de l'hébreu ancien qui signifie simplement « char » —
et l'invitation à conduire toi-même ta vie.*

Imagine un char. Pas n'importe lequel : un char qu'aucun cheval ne tire, mais que tu mets toi-même en mouvement — par ce que tu penses, ressens et fais. C'est exactement cette image qui se tenait à l'origine, lorsque les textes anciens parlaient de la Merkaba — du « char de guerre », le véhicule avec lequel un être humain traverse la réalité. Ce n'est pas un savoir secret réservé aux initiés. C'est une question d'une simplicité déroutante, aussi vieille que l'humanité et aussi neuve que ton matin d'aujourd'hui : es-tu assis sur le siège du cocher — ou te laisses-tu conduire ?

Le mot se décompose en trois syllabes, et chacune porte un monde. MER, c'est la lumière : la conscience, l'étincelle éveillée qui s'aperçoit qu'elle est vivante. KA, c'est le corps : l'agir, la force, le concret. BA, c'est l'esprit : la pensée et le ressenti, qui donnent un sens à l'agir. Lumière, corps, esprit. Ce n'est que lorsque ces trois-là pointent dans la même direction que le char roule droit. S'ils tirent chacun de leur côté, tu tournes en rond — et tu appelles cela le quotidien.

Deux forces, un seul mouvement

Au plus profond, la Merkaba vit d'une seule tension : celle qui sépare l'actif du réceptif. Entre faire et être. Entre empoigner et laisser advenir. Notre époque célèbre la première moitié et se méfie de la seconde. Celui qui agit a de la valeur ; celui qui attend passe pour paresseux. Pourtant, un char qui ne fait qu'accélérer sans jamais diriger finit dans le fossé.

L'art n'est pas de vaincre l'une des deux forces, mais de les atteler ensemble — comme deux chevaux qui n'avancent qu'au même pas. Demande-toi en toute honnêteté : quand as-tu, pour la dernière fois, laissé une chose advenir au lieu de la forcer ? Et qu'as-tu ressenti — une perte de contrôle, ou un soulagement ?

*Non pas l'un contre l'autre — mais les deux dans la
même direction.*

Pourquoi cela compte précisément aujourd'hui

Peut-être te dis-tu maintenant : de belles images, mais ma journée ressemble à tout autre chose. Et tu as raison. À peine le temps de respirer, aucun espace pour s'arrêter. Des valeurs qui ne conviennent plus — de vieilles représentations qui se heurtent à ce que nous sommes devenus depuis longtemps. Le burn-out à vingt-trois ans, avant même que la vie ait vraiment commencé. Et par-dessus tout, cette phrase que presque tout le monde connaît : « Ne sois pas si sensible. »

Ce n'est pas un échec personnel, mais un défaut de construction dans le véhicule. Quand la lumière (ta conscience) est éteinte, que l'esprit (ton ressenti) est écrasé et que seul le corps fonctionne encore, le char continue d'avancer — mais plus personne n'est assis aux commandes. L'épuisement, c'est souvent exactement cela : un véhicule sans conducteur, qui roule encore par pure habitude. La Merkaba commence par te remettre sur ce siège.

À la racine, non au symptôme

La psychologie a un nom pour le malaise qui surgit lorsque deux convictions entrent en collision en toi : la dissonance cognitive. Tu veux vivre sainement et tu attrapes pourtant une cigarette ; tu aspiras à la proximité et tu la repousses. La contradiction fait mal — parfois jusque dans le corps. Et parce que nous ne supportons pas cette douleur, nous divisons le monde trop vite en « sens » et « non-sens », en juste et faux, et nous luttons contre ce qui nous renvoie notre image.

L'issue est d'une simplicité inconfortable. Ne combats pas les symptômes, mais tourne-toi vers la racine. Au lieu de poursuivre la pensée qui te tourmente, porte ton attention sur ce qui remarque que tu te tourmentes — sur la source même de l'attention. C'est un petit pas, presque imperceptible, et pourtant il inverse la direction du regard : du vacarme vers le lieu silencieux depuis lequel tu écoutes.

Le chemin vers l'intérieur

Depuis ce lieu silencieux s'ouvre un sentier que chaque tradition de sagesse a décrit à sa manière. Il commence par une phrase qui paraît d'abord démesurée : Je suis Toi. Il ne s'agit pas de mégalomanie, mais du contraire — le pressentiment que la source à laquelle tu puises n'est pas une propriété privée, mais ce qui te relie à tout. Celui qui le ressent, ne serait-ce qu'un instant, cesse de s'affirmer contre le monde comme un moi minuscule et séparé.

Le pas suivant retourne la phrase : Tu es Moi. Si la même source habite aussi l'autre, alors celui qui me fait face n'est pas un obstacle, mais un miroir. De là naît la compassion — et sa forme adulte, l'empathie avec des limites : assez proche pour comprendre, assez claire pour ne pas se noyer dans la douleur de l'autre. Tu n'as personne à sauver. Il suffit de faire confiance au chemin de l'autre.

Poursuivi plus loin, le sentier débouche sur un émerveillement : Je fais partie du tout. De la plus petite particule au plus vaste cosmos, chaque chose tient à toutes les autres, et aucun de tes actes ne se dissipe sans conséquence. Ce n'est pas une formule pieuse, mais une observation sobre —

et elle rend attentif. Celui qui sait qu'il fait partie du tissu tire plus délicatement sur les fils.

Et enfin l'éveil : percer le voile de l'habitude qui nous vend la réalité comme allant de soi. S'éveiller ne signifie pas atteindre un but que l'on posséderait ensuite. C'est une manière de conduire — éveillé, présent, prêt à lâcher un instant le connu pour voir ce qui est vraiment là.

Être, tel que c'est

Tout cela culmine dans une attitude qui semble paradoxale et qui pourtant traverse toutes les tempêtes : accueillir la vie telle qu'elle est — sans résistance, sans s'agripper. Non pas résigné, mais détaché. Celui qui apprend à nager dans le fleuve de l'inconnu au lieu de lutter contre lui trouve une force que le simple fonctionnement ne connaît jamais : la sérénité. Et, oui, même l'humour — la gaieté tranquille de celui qui sait qu'il ne tient pas tout en main, et que tout ira bien malgré cela.

Ainsi la boucle se referme. Les deux forces du début — l'actif et le réceptif — ne sont plus une contradiction, mais une respiration : inspirer, expirer, agir, se reposer. C'est l'union dont parle la Merkaba. Non pas un sommet lointain, mais un mouvement que tu peux commencer aujourd'hui.

UN EXERCICE À EMPORTER

Demain matin, avant que le premier écran ne s'allume, assieds-toi une seule minute en silence. Sens le souffle, sans le diriger. Et pose-toi la vieille question du char : qui conduit aujourd'hui ? Il n'en faut pas plus. Celui qui, chaque matin, remonte soixante secondes sur le siège du cocher mène, au bout d'un mois, une autre vie que celui qui se laisse porter.

La Merkaba n'appartient à personne. Elle n'est pas une possession, ni une doctrine à laquelle on adhère, ni un sommet qu'un autre aurait déjà atteint pour toi. Elle est un véhicule qui se tient en toi et qui t'attend. Monte. Prends les rênes. Et suis ton propre chemin — éveillé, entier, dans la direction que toi seul connais.

CHAPITRE 2

Shalem

Plénitude · Feu · Eau · Air · Terre

DEUXIÈME PILIER · PLÉNITUDE

שלם

Le mot hébreu pour « entier » — et la question de savoir pourquoi nous nous sentons si souvent déchirés, alors que nous ne sommes qu'un seul être.

Entier, intact, sans blessure — voilà le sens du mot hébreu Shalem. C'est le même mot qui résonne dans le salut « Shalom » — et cela trahit déjà le secret : la paix n'est pas d'abord quelque chose entre les peuples, mais quelque chose entre les forces qui t'habitent. Celui qui est divisé en lui-même porte cette division au-dehors, qu'il le veuille ou non. Et celui qui devient entier rayonne d'un calme qu'aucune technique au monde ne peut remplacer.

Les enseignements anciens parlaient de quatre éléments : le feu, l'eau, l'air et la terre. Ils sont la scène sur laquelle la vie se joue — ce qui pousse, ce qui

coule, ce qui se meut, ce qui porte. Mais il en existe un cinquième, que l'on néglige aisément parce qu'il n'a lui-même aucune forme : l'espace dans lequel tout advient. La conscience. La matrice silencieuse d'où les formes émergent et où elles retombent. La plénitude commence par remarquer de nouveau cet espace.

Deux moitiés, un seul être

Sous les quatre éléments repose un seul couple de contraires, et c'est lui qui décide si tu te sens intact ou déchiré : l'actif et le réceptif. L'actif est mouvement, chaleur, action — il donne, pousse, façonne. Le réceptif est calme, fraîcheur, être — il accueille, laisse advenir, nourrit. Les deux agissent en chaque être humain, quel que soit le sexe inscrit sur son passeport.

Ce n'est qu'ensemble qu'ils font un être adulte : quelqu'un qui sait décider clairement et compatir, qui tient la structure et reste souple, qui agit et lâche prise au bon moment. Ce n'est pas un ou bien... ou bien. C'est un et... et, que l'on exerce toute une vie.

- Feu · Soleil — Eau · Lune
- Faire · donnant — Être · recevant
- Structure · Clarté — Empathie · Flux

Tel au-dedans, tel au-dehors

Ce que tu ne réconcilies pas en toi, tu le cherches au-dehors — et tu le combats là. Le perfectionniste déteste le laisser-aller des autres, parce qu'il ne s'est jamais autorisé sa propre nonchalance. Celui qui ne s'accorde jamais de

repos s'irrite contre quiconque s'en accorde. Le va-et-vient incessant entre les deux forces — sans accord — engendre l'agitation, le conflit et, au bout du compte, l'épuisement.

Ce que nous ne réconcilions pas en nous, nous le portons dans le monde.

La guérison commence donc non au-dehors, mais au-dedans. Lorsque les deux forces travaillent ensemble au lieu de l'une contre l'autre, naît un centre paisible — rationnel et compatissant à la fois, mobile et stable. Non pas moins de vie, mais moins de friction. Non pas de la dureté, mais de la solidité.

Pendule ou équilibre

Il y a deux façons de vivre. En mode pendule, tu passes d'un extrême à l'autre : d'abord le perfectionnisme, puis l'épuisement ; d'abord l'aidante qui se sacrifie, puis la martyre aigrie ; d'abord l'hésitation, puis la réaction excessive. Cela donne une impression de mouvement, mais ce n'est qu'une oscillation sur place — et elle coûte tout.

En mode équilibre, tu te meus dans le jeu des forces : prévoyant plutôt que poussé, dénouant plutôt que combattant, calme plutôt que réactif. Les conflits ne disparaissent pas — mais c'est toi qui les résous, au lieu d'être dissous par eux. Demande-toi : dans quel mode étais-tu aujourd'hui ? Et qu'est-ce qui t'aurait fait pivoter, ne serait-ce que d'un degré, vers l'équilibre ?

Un schéma immémorial

L'étonnant, c'est la fréquence avec laquelle la même vérité resurgit sous des noms différents. La psychologie l'appelle animus et anima — le masculin et le féminin dans chaque âme. La biologie connaît la clé et la serrure, le messager et le récepteur. La physique décrit la lumière tantôt comme particule, tantôt comme onde — et les deux sont vrais. Dans le yoga, les pôles se nomment Shiva et Shakti ; dans la médecine chinoise, yang et yin.

C'est toujours la même histoire : la vie naît du jeu de deux forces, non de la victoire de l'une sur l'autre. Celui qui l'a vu une fois le voit partout — et cesse de lutter contre sa propre moitié.

La plénitude n'est donc pas un but que tu atteindrais un jour pour le posséder ensuite. Elle est un rythme entre faire et être, que tu retrouves chaque jour à neuf — que tu perds parfois, et retrouves souvent. C'est précisément ce que l'on veut dire lorsqu'on te souhaite « Shalom » : non pas un paradis lointain, mais l'instant entier où tes forces battent, le temps d'un moment, au même rythme.

CHAPITRE 3

Chazon

Vision · Le système repensé

TROISIÈME PILIER · VISION

חזון

*« Vision » — non comme rêverie, mais comme question
sobre : comment bâtir un vivre-ensemble qui ne dresse pas la
liberté et l'entraide l'une contre l'autre ?*

Chazon signifie vision, contemplation, le voir intérieur. Les deux premiers piliers menaient vers l'intérieur — vers le mouvement de l'individu et la plénitude de ses forces. Le troisième tourne le regard au-dehors, vers le plus grand Nous. Car à quoi bon l'être le plus entier dans un système qui le contraint à se dresser contre tous les autres ? La question de Chazon est donc aussi vaste que simple : peut-on penser un monde où ta réussite ne nuit pas aux autres, mais leur profite ?

Au-delà des vieux camps

Nous avons l'habitude de penser en camps. L'un célèbre la compétition et la nomme liberté ; l'autre célèbre l'égalité et la nomme justice. Tous deux ont un noyau de vérité — et tous deux basculent dans le malheur dès qu'ils l'érigent en absolu. La compétition pure dévore les faibles ; l'égalité pure étouffe la vitalité. La question passionnante n'est pas de savoir quel camp a raison, mais ce qui advient lorsqu'on relie leurs forces au lieu de leurs faiblesses.

Un savoir que l'on partage

Un exemple en dit plus que toute théorie. En 1928, Alexander Fleming découvrit la pénicilline par un heureux hasard. Mais la découverte seule ne sauva personne — la percée ne vint que lorsque des chercheurs des États-Unis et de Grande-Bretagne collaborèrent et trouvèrent comment produire la substance en grandes quantités. Si l'un d'eux avait gardé ce savoir pour lui et l'avait vendu cher, des millions de personnes seraient restées sans ce remède qui sauve des vies.

*Le progrès naît lorsque le savoir est partagé — non
lorsqu'il est vendu.*

Cette logique n'est pas un vœu pieux, elle fonctionne, c'est prouvé. Linux fait tourner aujourd'hui une grande part d'Internet, bâti par des bénévoles et libre pour tous. Wikipédia a remplacé les coûteuses encyclopédies de générations entières. La coopérative Mondragon, au Pays basque, emploie des dizaines de milliers de personnes à qui l'entreprise appartient en commun. Elles existent depuis longtemps, ces îles d'un autre principe — nous avons seulement pris l'habitude de les tenir pour des exceptions.

La sécurité sans l'immobilisme

Le cœur de Chazon tient en une phrase simple : la réussite individuelle peut servir la communauté au lieu de l'exploiter. Imagine un système où chaque être humain dispose d'une sécurité de base — un sol à travers lequel personne ne tombe — tout en laissant à chacun l'espace de se réaliser, d'oser, de façonner. La sécurité sans l'immobilisme. La liberté sans l'écrasement. La coopération, là où jusqu'ici nous rivalisons par réflexe.

Non le renversement, mais la transformation

Comment y parvenir ? Non par le renversement — il a toujours retourné chaque vision en son contraire. Mais pas à pas, guidé par des valeurs claires, en étapes maîtrisables. Des programmes volontaires comme entrée en douceur. Rendre visibles les projets réussis, pour que d'autres voient : c'est possible autrement. Et surtout, inclure tout le monde — y compris ceux qui, aujourd'hui encore, vivent bien de l'ancien.

Car la transformation ne réussit pas contre les êtres humains, mais avec eux. Celui qui déclare le gagnant d'hier ennemi en fait l'adversaire de demain.

Celui qui lui montre que, lui aussi, gagne plus qu'il ne perd dans un système plus stable et plus paisible ouvre peut-être un cœur. Il est temps de parler — non pour conquérir, non pour diviser, mais pour écouter, comprendre et bâtir ensemble quelque chose qui nous survive.



II

שער

UN COSMOS PRATICABLE

Les portes

Une carte ne veut pas être lue, elle veut être parcourue. Quatre portes ouvrent l'espace : l'une donne sur le dehors, l'une sur le dedans, l'une te tend le miroir, l'une te transcrit. En ligne, elles sont praticables — voici ici leur carte silencieuse, en mots.

CHAPITRE 4

Les quatre portes

Un cosmos praticable



UN COSMOS PRATICABLE

*Un enseignement que l'on se contente de lire reste théorie.
Celui-ci veut être parcouru — par quatre portes.*

Jusqu'ici, les trois piliers formaient un édifice de pensée. Mais une pensée ne devient vivante que lorsqu'on peut y pénétrer. C'est pourquoi, à cet endroit, s'ouvrent quatre portes : l'une donne au-dehors, sur le cosmos des matières ; l'une au-dedans, sur le cosmos des forces ; l'une reflète les deux l'un dans l'autre ; et l'une transforme le tout en image et en écriture. Sur la Toile, elles sont réellement praticables — cliquables, vivantes, interactives. Ici, sur le papier, tu en reçois la carte en mots.

LA PREMIÈRE PORTE · ÉLÉMENTS

Derrière la première porte s'étend le cosmos extérieur : 118 éléments, tout le plan de construction de la matière, tel que Mendeleïev l'ordonna dans le

tableau périodique. Mais ici, tu le lis de l'intérieur — chaque élément lu à travers les cinq forces vitales : feu, eau, air, terre et source. Chaque souffle, chaque os, chaque pierre reçoit sa place dans cet agencement. Le monde de la chimie et le monde de l'âme parlent soudain la même langue.

LA DEUXIÈME PORTE · ÉNERGIES

La deuxième porte mène au cosmos intérieur : vingt phases, réparties sur quatre sphères — les valeurs, le champ du corps, les motifs de l'esprit et la profondeur de l'intégration. Non pas un tableau, mais une spirale qui s'enroule de la première valeur jusqu'au mandala intérieur. Là où la première porte trie les matières, la deuxième cartographie les mouvements de l'âme.

LA TROISIÈME PORTE · LE MIROIR

À la troisième porte, les deux spirales se rejoignent au centre. Ce qui se nomme élément au-dehors vit au-dedans comme énergie ; ce qui est une phase au-dedans possède au-dehors une matière. Le miroir est la charnière où le tableau périodique et la spirale des phases s'engrènent — le point où « tel au-dedans, tel au-dehors » passe du proverbe à la carte.

LA QUATRIÈME PORTE · LE CODEX

La quatrième porte est la plus ludique. Choisis une phase, choisis un élément — et naît un fragment de manuscrit enluminé, un morceau de Moyen Âge inventé, dans la langue d'un vieux vélin. Ici, l'enseignement devient image et écriture, contemplation au sens propre. Car au fond, Chazon ne veut rien d'autre : non pas être expliqué, mais être vu.

Quatre portes, quatre accès à la même vérité. Tu n'as pas à les emprunter toutes — une seule suffit pour pénétrer l'espace qu'elle ouvre. Elles se tiennent ouvertes sur chazon.eu ; ce chapitre n'en était que la carte.



III

הזרן

POUVOIR & FICTION · PROJET LUMIÈRES

La voix contraire

Le pouvoir se raconte une histoire pour que nous la prenions pour la nature. Trônes, couronnes, marques — les costumes changent, le levier en dessous demeure. Cette partie démonte la machine : comment les fictions deviennent des armes, et pourquoi une voix contraire reste nécessaire.

CHAPITRE 5

Histoire du monde

Comment est né le système dans lequel nous vivons



Comment, du langage, de la semence et du hasard, naquit le système dans lequel nous vivons aujourd'hui.

Regarde un instant autour de toi. Des États-nations, un marché mondial, une science qui s'accélère elle-même, un réseau d'institutions

internationales — nous tenons cela pour l'ordre naturel des choses. Or presque rien n'y est ancien. Certaines choses comptent quelques siècles, d'autres pas même trente ans. Comment en sommes-nous arrivés là ? La réponse n'est pas une liste de dates, mais une chaîne de seuils — ces moments où devint soudain possible ce qui, auparavant, était impensable.

Les grands seuils

Cela ne commence pas avec l'écriture, mais bien avant : avec la capacité de parler de choses qui n'existent pas. Dieux, lois, argent, nations — des fictions partagées auxquelles beaucoup croient ensemble. C'est précisément cela qui permet une chose dont aucun animal n'est capable : que des inconnus, en grand nombre, coopèrent sans se connaître. Voilà le véritable super-pouvoir de notre espèce — et en même temps, nous le verrons, son outil le plus dangereux.

Puis vint la semence. Qui cultive des champs produit un surplus ; le surplus veut être stocké, la réserve veut être défendue. De la réserve naît la propriété, de la propriété la hiérarchie, de la hiérarchie le métier qui ne cultive rien et mange pourtant. Ici se forme l'équation fondamentale de tout pouvoir, celle qui nous accompagnera tout au long de ce livre : qui contrôle le surplus contrôle les êtres humains.

Le reste suit plus vite qu'on ne le croit. L'écriture est inventée — d'abord non pour des poèmes, mais pour la comptabilité. Des empires surgissent, et avec eux le droit, l'argent et la bureaucratie à grande échelle. Les routes de la soie et l'empire mongol relient l'Eurasie ; avec les « découvertes » naît pour la première fois un système véritablement planétaire — porté par la violence, l'esclavage et le colonialisme. Puis la révolution scientifique : le savoir devient

vérifiable et cumulatif, il ne se déduit plus de l'autorité. L'énergie fossile remplace le muscle et le bois, et pour la première fois la prospérité croît plus vite que la population.

Le vingtième siècle brûle cet ordre dans deux guerres mondiales — et, des décombres, on charpente délibérément une nouvelle armature : l'État-nation comme forme normale, enchâssé dans l'ONU, Bretton Woods et le commerce mondial. Et depuis 1990 environ, une couche numérique se dépose par-dessus, où l'information devient presque gratuite. C'est le seuil sur lequel nous nous tenons en ce moment — le seul dont l'issue reste ouverte.

Qu'est-ce qui meut l'histoire ?

Pourquoi cela s'est-il passé ainsi et pas autrement ? Les grandes écoles s'en disputent depuis des générations, et l'instructif, c'est que chacune explique quelque chose, aucune le tout. Pour les uns, le mode de production et la lutte des classes poussent tout en avant, les idées ne sont qu'accessoires. Pour d'autres, comme Max Weber, c'est d'abord une idée — par exemple l'éthique protestante du travail — qui allume l'étincelle du capitalisme. Jared Diamond rapporte l'avance de l'Eurasie au climat et aux espèces domesticables, non au mérite. D'autres encore montrent que ce sont surtout les institutions qui décident de la prospérité — selon qu'elles incluent le grand nombre ou servent une poignée.

La paire de lunettes que tu chausse décide de ce que tu vois. Et c'est précisément pourquoi la plus célèbre querelle de la discipline vaut la peine, la « Grande Divergence » : pourquoi l'Europe de l'Ouest, justement, prit-elle de l'avance vers 1800, alors que la Chine et l'Inde furent longtemps à égalité, voire devant ? Les réponses vont du charbon et des colonies aux droits de

propriété, jusqu'à la concurrence d'une multitude de petits États désunis. Le consensus dit : aucun facteur unique — une rencontre fortuite.

La ligne la plus probable

Si l'on superpose les lunettes, une image étonnamment claire se dessine. La nature distribua ses dons de façon inégale — cela donna à certaines régions une avance, non une supériorité. Là où naissait le surplus naissaient inévitablement l'État, l'écriture et les classes. La forme qu'ils prenaient, les idées et les institutions en décidaient ensuite : les mêmes conditions matérielles engendrèrent tantôt le pharaon, tantôt la cité grecque, tantôt le mandarinat chinois.

Mais pendant des millénaires, l'humanité resta prise dans un piège : plus de rendement signifiait plus de bouches, et au bout du compte on était de nouveau aussi pauvre qu'avant. La rupture ne vint pas d'une seule idée, mais d'une coïncidence rare — énergie fossile, science cumulative, États concurrents et le capital issu du commerce mondial et du colonialisme, tout cela en même temps en Europe. Cela fit sauter le piège pour de bon. Depuis, la prospérité croît plus vite que le nombre d'êtres humains, et le monde que nous habitons est la conséquence de cette unique faille.

Les conditions matérielles délimitent ce qui est possible. Les idées façonnent ce qui en advient. Et le hasard décide de l'ordre.

L'histoire n'est donc ni pur destin ni pur hasard, mais une chaîne de seuils. Nous nous tenons justement sur le prochain — le numérique —, et son issue n'est pas encore écrite. Ce qui vient dans les pages suivantes est la tentative de comprendre comment fonctionne la machine en dessous. Car on ne peut transformer que ce que l'on a percé à jour.

CHAPITRE 6

L'âge des rois

La logique du sang



Comment le pouvoir eut l'idée de se transmettre par son propre sang — et pourquoi en naquirent les structures les plus étranges de l'histoire.

Avant qu'il y eût le sang, il y eut la violence. Imagine l'anarchie : des pillards errants qui prennent ce qu'ils peuvent porter, puis passent leur chemin. Ils pillent tout, car demain ils seront de toute façon ailleurs. Les économistes nomment cette figure le bandit itinérant — et c'est le pire de tous les souverains, car il n'a aucune raison de ménager quoi que ce soit.

Mais un jour, l'un d'eux calcule autrement. S'il reste et monopolise le pillage pour lui-même — s'il ne prend qu'une part fixe au lieu de tout —, alors il redevient rentable pour les paysans de semer. Du pillard naît un bandit sédentaire : il taxe au lieu de piller, et protège même « ses » paysans des autres pillards, parce qu'une population prospère rapporte davantage. Il a développé un intérêt durable pour sa terre. C'est exactement là que se trouve l'origine de l'État — et du roi. Et s'il n'y a qu'un seul homme au sommet et non un conseil, cela tient à une raison sobre : à la guerre, un commandant unique décide plus vite qu'un comité, et des siècles de guerre ont impitoyablement sélectionné le pouvoir central qui commande.

Le problème le plus mortel de tout pouvoir

Mais le bandit sédentaire porte en lui un problème qui le tue : que se passe-t-il à sa mort ? Sans règle, chaque mort du souverain signifie une guerre civile — chaque homme fort tend la main vers la couronne, et l'ordre péniblement édifié part en flammes. À chaque génération, encore et encore.

Ici se trouve la clé de tout ce qui suit — dans une vérité qui sonne inconfortable et reste pourtant implacable : une mauvaise règle vaut mieux que pas de règle. Pourquoi « le fils aîné » ? Non parce qu'il serait le meilleur. Mais parce que ce critère est incontestable. « Le plus capable » se laisse mettre en doute à l'infini, et chaque doute est un motif de guerre. « Le fils premier-

né du roi », en revanche, est pour chacun reconnaissable sans équivoque et non négociable. La prévisibilité vaut plus que la qualité.

Pourquoi justement son propre sang ?

L'hérédité est si irrésistible parce qu'elle ouvre trois problèmes mortels d'une seule clé. Elle rend la succession prévisible. Elle résout le problème de la confiance — dans un monde sans contrats ni administration, on ne peut se fier qu'à un seul, son propre sang ; aussi le roi place-t-il les postes clés entre les mains de ses parents. Et elle fournit la légitimation par-dessus le marché : qui règne de naissance n'a rien « saisi » ; ce n'est pas l'ambition, mais Dieu et la nature qui le lui ont donné. La violence nue disparaît derrière le droit du sang.

S'y ajoute un bonus qui engendre un véritable art de gouverner : qui peut transmettre pense en générations. Le souverain dynastique plante des arbres à l'ombre desquels seuls ses petits-enfants s'assiéront — il bâtit au lieu de seulement piller, parce que sa lignée moissonnera. Fiction du pouvoir et instinct primaire se confondent ici : l'homme qui s'est battu jusqu'au sommet veut que son sang garde le butin.

Comment un roi devint toute une noblesse

Un roi ne peut être partout. Il lui faut des gouverneurs, des collecteurs d'impôts, des soldats. Il distribue donc terres et pouvoirs à ses fidèles — en échange de fidélité et de service guerrier. La terre contre la loyauté : voilà le cœur de la féodalité. Mais ces fidèles veulent assurer leur lignée tout comme le roi assure la sienne ; aussi rendent-ils, eux aussi, leurs fiefs héréditaires. La

logique du sang cascade vers le bas, à travers toute la pyramide, jusqu'à ce que le commandant d'une contrée soit devenu un duc, un comte, un baron — chacun un petit roi, chacun obsédé par sa propre lignée de sang.

La règle qui enfanta les colonies

Bientôt menace un nouveau danger. Si un noble partage sa terre entre tous ses fils, le domaine tombe en poussière en quelques générations. La solution se nomme primogéniture : l'aîné hérite de tout, le bloc de pouvoir reste intact. Mais elle produit un effet secondaire dangereux — un surplus permanent de fils cadets sans terre, armés, ambitieux. Ils ont l'épée et l'arbre généalogique, mais pas de terre. Qu'en faire ?

Dans les croisades. Dans la conquête. Dans les colonies. Une simple règle d'héritage, conçue pour maintenir le domaine intact, exporta ainsi, durant des siècles, la violence sur la moitié de la planète. Ce ne fut pas un hasard, mais une conséquence mécanique directe : la logique intérieure du sang devint conquête extérieure.

La guerre par d'autres moyens

Quand le pouvoir vit dans le sang, le mariage n'a rien de romantique — il est fusion et absorption. Pourquoi conquérir un pays quand on peut épouser son héritière ? Nul ne maîtrisa cela aussi magistralement que les Habsbourg, dont la devise devint proverbe : « Que d'autres fassent la guerre — toi, heureuse Autriche, marie-toi. » Par des mariages habiles, ils gagnèrent la Bourgogne, l'Espagne, la Bohême et la Hongrie, et avec elles un empire où le soleil ne se couchait jamais, sans livrer une seule bataille. L'arbre généalogique

était la carte du pouvoir, et une noce pouvait déplacer plus qu'une campagne militaire.

Quand le système dévora son propre sang

Ici, le génial bascule dans la folie. Qui ne peut épouser que ses égaux — et de préférence au sein de sa propre famille, pour concentrer titre et domaine — laisse s'effondrer le patrimoine génétique. L'oncle épousa la nièce, le cousin la cousine, génération après génération ; chez les Habsbourg d'Espagne, l'écrasante majorité des mariages unissait des parents par le sang. À la mort du dernier roi, gravement malade, la lignée s'éteignit en 1700 et embrasa la guerre de Succession d'Espagne, qui mit le feu à la moitié de l'Europe. L'obsession de la pureté du sang avait anéanti le sang lui-même.

Comment changer des guerriers en courtisans

Une noblesse héréditaire a un dernier problème : elle doit être visiblement différente pour justifier sa préséance. D'où le déferlement des signes — blasons, codes vestimentaires, étiquette, cérémonial. Un statut qui n'a plus à se prouver doit se mettre en scène sans fin. Et puis le coup le plus raffiné de tous : Versailles. Les nobles guerriers furent, durant des siècles, le plus grand danger pour le roi. Louis XIV résolut cela en les attirant à sa cour et en les changeant en courtisans — des hommes qui rivalisaient désormais pour savoir qui aurait le droit de tendre la chemise au roi. Le système nobiliaire avait dompté ses propres fauves.

Quand une nouvelle fiction vainquit le sang

Toute fiction a un point de rupture. L'affirmation la plus audacieuse du sang était qu'un nourrisson serait, dès la naissance, meilleur qu'un autre. Tant que tous le croyaient, le système tenait. Mais deux forces le sapèrent : l'argent, qui donna à une classe bourgeoise un pouvoir qui ne venait pas du sang — et les Lumières, qui allumèrent une contre-fiction plus puissante que tout blason : tous les hommes naissent égaux. En 1789, l'âge des rois ne s'achève pas parce que les hommes cessent de croire aux fictions, mais parce qu'une plus forte évince l'ancienne : nation, peuple, citoyen, capital.

Le sang n'était pas une folie, mais la plus géniale solution du pouvoir — il nouait succession, confiance et légitimation en un seul nœud. Mais toute solution porte en elle sa propre mort.

Retiens bien ce mécanisme, car il reviendra. Une solution du pouvoir devient si performante qu'elle force sa propre exagération — jusqu'à ce qu'une nouvelle fiction la remplace, qui actionne au fond le même levier. Le costume change. Le levier demeure.

CHAPITRE 7

Les maisons nobles d'Europe

La survivance des couronnes



*En 1918 prit fin le règne des maisons princières — mais non
leur pouvoir. Il ne fit que changer d'état.*

Il existe une erreur répandue au sujet de la noblesse, et elle tient en un seul mot : « élevé ». Les grandes dynasties ne furent pas anoblies — leur noblesse fut toujours déjà là, aussi loin que remonte le souvenir. La question intéressante n'est donc jamais « qui les fit nobles ? », mais « qui les éleva au rang supérieur ? » : du duc au prince-électeur, du prince-électeur au roi. Qui l'a compris ne voit plus l'histoire de la noblesse comme une ascension par le bas, mais comme une compétition tout en haut.

Et cette compétition se jouait, nous l'avons vu, avant tout dans le lit conjugal. Deux arbres généalogiques suffisent presque à expliquer le continent : la reine Victoria, la « grand-mère de l'Europe », et Christian IX de Danemark, le « beau-père de l'Europe », marièrent leurs enfants à travers tout le continent. Presque chaque trône européen est aujourd'hui une branche de l'un de ces deux arbres.

Ce qui prit vraiment fin en 1918

Puis vint la grande rupture. En 1918 et 1919, les couronnes tombèrent, les républiques prirent le relais. Mais ce qui prit fin, c'était la souveraineté politique — non le pouvoir. Il ne fit que changer d'état, comme l'eau gèle en glace sans disparaître : du règne vers une triade faite de terre, de fortune et de droit domestique, stabilisée par les mêmes réseaux matrimoniaux qu'auparavant et par des ordres symboliques, contenue seulement par l'État de droit. Les maisons subsistent en droit privé et administrent jusqu'à aujourd'hui châteaux, forêts et fondations.

La vérité sans éclat

Ici, il faut être honnête, justement parce que le sujet attire les théories du complot. Là où des sources murmurent un pilotage occulte de la politique mondiale par des lignées de sang ou des Illuminati, la preuve fait tout simplement défaut. Le vraiment remarquable est bien plus sans éclat — et plus fort pour cette raison même : nul scénario secret n'est nécessaire. Des contrats des XIV^e au XVIII^e siècles produisent jusqu'à aujourd'hui des effets juridiques attestables. Leur persistance ne se cache pas, elle figure dans les livres fonciers, les registres de fondations et les actes judiciaires — ouverte et légale.

Les machines de la durée

Comment un pouvoir se maintient-il sur un demi-millénaire ? Par des instruments étonnamment sobres. La Bulle d'or de 1356 fixa qui avait le droit d'élire le roi — une constitution avant les constitutions. Pactes d'hérédité et traités de maison assuraient qu'à l'extinction d'une lignée, une lignée amie héritât. La primogéniture, codifiée tôt, par exemple dans la *Dispositio Achillea* de 1473, maintenait le domaine indivis. Et au-dessus de tout trônait le fidéicommiss : le bien familial indivisible et invendable, que nul partage successoral ne pouvait jamais briser.

Lorsque l'État abolit enfin le fidéicommiss, la fortune ne disparut pas — elle migra dans des fondations qui remplissent exactement la même tâche : maintenir le bloc, par-delà les générations. Même l'abolition des privilèges nobiliaires dans la Constitution de Weimar, que la Loi fondamentale reprit

plus tard, s'en tint à une fin symbolique : le titre devint un simple élément du nom. La noblesse comme droit s'était éteinte ; la noblesse comme propriété demeura.

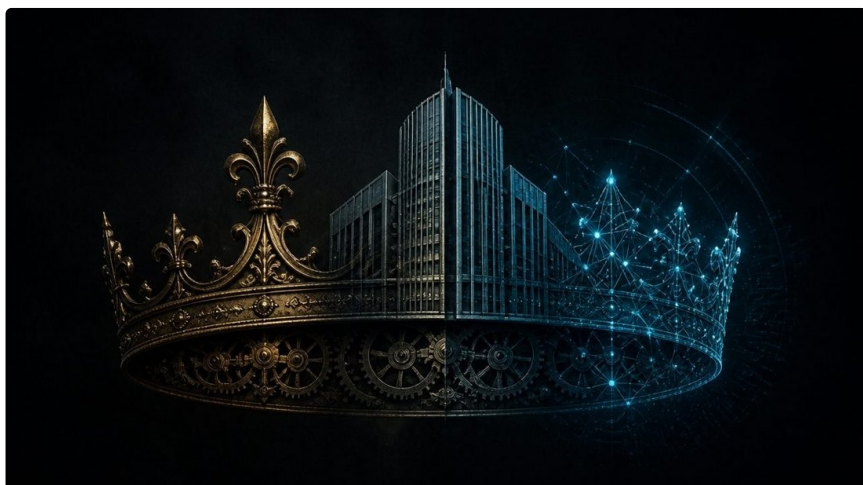
Les exemples sont à portée de main. Les Windsor séparent nettement le domaine de la Couronne, qui appartient en fidéicommiss à la nation, de leur considérable fortune privée. Le Liechtenstein est une maison qui règne encore et possède au passage une banque. Thurn und Taxis transforma un vieux monopole postal en forêts et en terres. Et les Fugger montrèrent déjà, voici des siècles, l'autre direction : l'argent qui s'achetait un rang. Terre, fortune, droit domestique — les trois états d'agrégation d'un pouvoir qui n'a plus besoin, depuis longtemps, du mot pouvoir.

La survivance des couronnes est réelle, mais elle ne porte plus de couronne. Elle porte des feuillets de livre foncier, des statuts de fondations et de vieux contrats — et c'est précisément pour cela qu'on la néglige si aisément. Le pouvoir du sang n'a pas disparu. Il a seulement appris à ne plus se nommer pouvoir. Et nous voici à la question que tout ce chapitre prépare : si le sang n'était que le costume — que porte la machine aujourd'hui ?

CHAPITRE 8

La même machine

Les trônes devinrent des fondations



C'est le même mécanisme — seuls les costumes ont changé. Les trônes devinrent des fondations, les couronnes des marques, le sang du capital.

Te souviens-tu de la question sur laquelle s'achevait le chapitre des maisons nobles ? Si le sang n'était que le costume — que porte alors la machine aujourd'hui ? Voici la réponse, et elle est inconfortable : c'est le même levier, simplement rhabillé. Mais prends garde au mot qui vient maintenant à l'esprit. Ceci n'est pas un complot. Il n'y a pas de scénario secret, pas de lignée de sang qui dirigerait dans l'ombre.

Le vraiment remarquable est plus sans éclat — et plus fort pour cette raison même : le mécanisme est ouvert, légal et vérifiable. Il figure dans les livres fonciers, les registres de fondations et les actes judiciaires. Il n'agit pas par le secret, mais par la simple continuité de la propriété et du droit privé. C'est précisément ce qui le rend si résistant : on ne peut le démasquer, car il n'a jamais été caché.

La loi de conservation du pouvoir

Nous avons vu comment la noblesse survécut à sa propre chute en ne changeant que le récipient — le fidéicommiss devint fondation, le règne une triade de terre, de fortune et de droit domestique. Ce n'est pas un cas particulier. C'est la loi fondamentale de toute l'histoire que nous avons suivie. Généralisée, elle dit : tout pouvoir repose sur trois piliers — le contrôle d'une ressource rare, une fiction qui légitime ce contrôle, et un levier qui maintient les dominés divisés et, en même temps, en appartenance.

Ce qui change au fil des millénaires n'est que la surface. Regarde les changements de costume côte à côte — à gauche l'ancien vêtement, à droite celui d'aujourd'hui ; le noyau, au milieu, reste intact.

AUTREFOIS

LA LIGNÉE DU SANG

Le pouvoir reste dans la maison, transmis de génération en génération.

LE DROIT DIVIN

« Les dieux le veulent ainsi. » Le règne comme ordre cosmique.

LE FIEF CONTRE LA FOI

De la terre pour une loyauté militaire. Le contrat féodal.

LA COUR & VERSAILLES

Blasons, étiquette, code vestimentaire. Une distinction visible.

LE MARIAGE DYNASTIQUE

« Tu felix Austria nube. » Des royaumes déplacés par contrat de mariage.

PRÊTRE & SCRIBE

Celui qui seul sait lire détermine ce qui passe pour vrai.

AUJOURD'HUI

LA DYNASTIE PATRIMONIALE

Family office, trust, fondation. Un capital hérité qui se reconcentre.

LE MYTHE DU MÉRITE

« Ils l'ont mérité. » La méritocratie comme nouvelle légitimation.

LE FIEF DE PLATEFORME

Des stock-options pour la loyauté, une « rente du cloud » au lieu d'un salaire. Nous sommes les métayers de domaines numériques.

FAC D'ÉLITE, DAVOS, MARQUE

Diplômes, « vérifiés », logos, forums exclusifs. La nouvelle cour.

FUSION & RÉSEAU

Fusions-acquisitions, conseils d'administration entrelacés, le « cousinage » des élites.

GRUPE & ALGORITHMES

Des groupes de médias, puis des fils de plateformes qui décident de ce que tu vois.

AUTREFOIS

DIVIDE ET IMPERA

Dresser tribu contre tribu pour que nul ne regarde vers le haut.

AUJOURD'HUI

L'ÉCONOMIE DE L'INDIGNATION

Les algorithmes récompensent le conflit nous-contre-eux, parce qu'il maximise le temps passé.

Lis le tableau une fois de haut en bas et tu le vois : dans chaque ligne se tient le même triple motif. Une ressource rare est contrôlée, un récit justifie ce contrôle, et un coin tient le grand nombre occupé. Contrôle, légitimation, division. Le vêtement est neuf, le corps en dessous est immémorial.

Pourquoi ce n'est pas un complot — et pourquoi c'est pire

Il est tentant de soupçonner, derrière tout cela, un conseil secret. Mais ce serait le lot de consolation : un manipulateur, on pourrait le démasquer, lui trancher la tête. La vérité est plus inconfortable. Personne n'a besoin de piloter le système. Il tourne tout seul, parce que chaque individu ne suit que ses propres incitations, parfaitement rationnelles. L'héritier protège son héritage. La plateforme maximise le temps passé. La fondation optimise les impôts. L'université préserve son rang.

Aucun d'eux n'est mauvais — et c'est précisément pour cela que l'ensemble est si stable. Le milliardaire convaincu d'avoir tout mérité seul ; l'algorithme qui ne veut pas diviser, mais seulement faire cliquer — ils sont sincères. Le système est émergent, non planifié. Il n'a pas besoin de conjurés, parce qu'il repose sur un trait réel de notre esprit et sur une logique réelle de la

propriété. Voilà la véritable pointe : le mécanisme est plus puissant que tout plan, justement parce que personne n'a besoin de le planifier.

L'IA — le miroir qui pourrait faire éclater toute fiction

Et maintenant le seuil sur lequel nous nous tenons. Souviens-toi du fil rouge : toute structure de pouvoir reposait sur un monopole — le monopole de pouvoir lire la réalité. Le prêtre était le seul à écrire. Le juriste le seul à comprendre les contrats. Le pouvoir de la noblesse réside aujourd'hui dans des dossiers théoriquement ouverts, mais que personne, en pratique, ne peut maîtriser. Une transparence dont nul ne peut se servir n'en est pas une.

C'est précisément ce monopole que brise l'intelligence artificielle. Elle abaisse vers zéro le coût de tout lire d'un coup — tous les contrats, tous les registres, tous les réseaux. La transparence, depuis toujours « ouverte », devient pour la première fois réellement utilisable. Cela fait éclater les fictions, car les récits de légitimation — « mérité », « naturel », « c'est ainsi » — sont les plus vulnérables dès qu'on voit clairement le mécanisme.

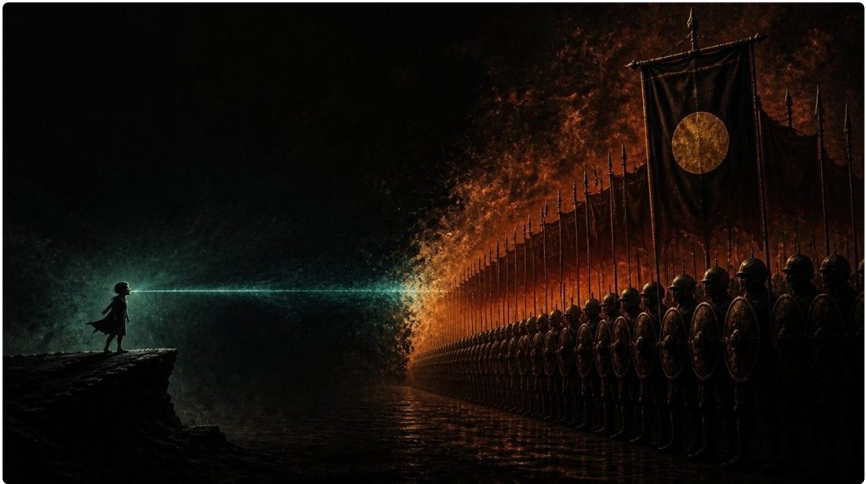
Mais le même seuil a deux issues. Dans l'une, chacun reçoit son propre « scribe » : qui contrôlait jadis les dossiers perd le monopole ; chacun peut éprouver toute vision du monde, renforcer tout contre-argument, percer à jour tout réflexe nous-contre-eux. Dans l'autre, qui possède les modèles possède le nouveau monopole du scribe — un nouveau sacerdoce qui fabrique la conviction personnalisée et le consensus synthétique, plus total qu'aucun roi ne le put. Quelle issue ? Ce n'est pas l'outil qui en décide, mais — comme toujours — la conscience qui le conduit.

Les trônes devinrent des fondations, le sang du capital, les prêtres des algorithmes — mais le mécanisme en dessous est le même : contrôle, légitimation, division. Que l'IA le fasse éclater ou l'accomplisse dépend de la seule variable qui n'a jamais porté de costume — l'être humain éveillé.

CHAPITRE 9

La machine et la voix contraire

Le pendule de l'histoire



Une histoire de l'humanité comme un pendule — entre la machine qui solidifie le pouvoir et la voix qui démasque son mécanisme.

Le super-pouvoir de l'homme n'est ni le feu ni l'outil, mais quelque chose de discret : la croyance en des choses qui n'existent physiquement pas. Dieux, argent, nations, droit, sociétés par actions. Un chimpanzé ne renonce pas à une banane ici-bas pour mille bananes dans l'au-delà — nous, si. Et retiens tout de suite une distinction subtile, sinon tu comprendras de travers le reste du chapitre : une fiction n'est pas la même chose qu'un mensonge. L'argent fonctionne parce que tous y croient ; ce n'est pas une escroquerie, mais un contrat. Le pouvoir, lui, n'est rien d'autre que le contrôle de la fiction d'un groupe.

Pourquoi la division est l'état normal

Avant qu'un quelconque souverain n'invente le « diviser pour régner », l'homme était déjà divisé — par nature. Pendant des centaines de milliers d'années, notre cerveau s'est formé en petits groupes : confiance au-dedans, méfiance au-dehors. Nous pensons en Nous et Eux. Ce n'est pas une faiblesse morale, mais un vieux programme de survie qui atteint sa limite vers le nombre de cent cinquante proches. Personne n'eut à créer la haine de l'étranger. Il suffisait d'apprendre sur quel bouton appuyer. Tout le reste n'est que le raffinement de ce seul levier.

Le premier mensonge sacré

Avec l'agriculture naît le surplus, et le surplus doit être stocké, gardé et réparti — celui qui le fait détient le pouvoir. Dès lors, toute société d'abondance se pose la même question, et la résout, indépendamment, toujours de la même façon : pourquoi le roi a-t-il le droit de manger le premier ? La réponse converge partout vers la même fiction — le souverain serait divin ou choisi par Dieu. Pharaon, Roi-Soleil, Fils du Ciel, droit divin. Une inégalité née de la seule violence est réinterprétée en ordre cosmique. Ici, pour la première fois, le mensonge devient l'architecture du pouvoir.

Et il reçoit un outil. L'écriture naît — d'abord pour des listes d'impôts, non pour des poèmes. Avec elle, une fiction survit à son conteur et se laisse multiplier. Apparaît la première classe à monopole de l'information : prêtres et scribes, seuls à savoir lire et donc à contrôler ce qui passe pour vrai. Qui maîtrise le texte maîtrise la réalité des analphabètes. Rome coule enfin le principe dans la pratique administrative : « diviser pour régner » signifie monter les dominés les uns contre les autres, pour qu'ils ne se liguent jamais contre le haut.

La réaction immunitaire de l'espèce

Mais contre toute maladie, un corps forme des anticorps. À l'Âge axial, grossièrement entre 800 et 200 avant notre ère, surgit un nouveau type d'homme — non pas celui qui bâtit le pouvoir, mais celui qui le questionne. Il n'attaque pas un souverain isolé, mais la machine elle-même. Le Bouddha déclare illusion le moi attaché d'où naissent d'abord l'avidité et la hiérarchie.

Jésus dit « aime ton ennemi » et efface ainsi la figure de l'ennemi, le cœur de toute logique du diviser-pour-régner ; « le royaume est en vous » retire à tout pouvoir terrestre sa justification cosmique. Lao Tseu enseigne le non-agir, les prophètes placent la justice au-dessus du rituel, et des siècles plus tard, Gandhi nomme sa méthode satyagraha — littéralement force-de-vérité.

Mais ici se trouve la boucle tragique de toute l'histoire : la machine dévore ses critiques. L'homme qui attaqua le Temple devient une Église dotée de sa propre hiérarchie. Le Bouddha ne voulait pas de statues — on lui en bâtit des milliers. De « aime ton ennemi » naquirent des croisades. La voix contraire retourne à la machine et devient elle-même fiction du pouvoir. C'est pourquoi la religion vécue ressemble si souvent à l'exact contraire de ce que disait son fondateur.

Comment la tromperie devint scientifique

À l'époque moderne, la technique change, non le principe. L'imprimerie démocratise la fiction — et invente du même coup la propagande de masse. La nation devient le nouveau dieu : des millions de gens qui ne se voient jamais meurent les uns pour les autres. Au vingtième siècle, les très vieilles ruses deviennent théorie. Gramsci montre que les dominés n'obéissent pas par contrainte, mais parce qu'ils ont intériorisé la vision du monde des dominants comme « bon sens ». Foucault aggrave la chose : le pouvoir ne réprime pas seulement la vérité, il la fabrique.

Et voici la nuance qui protège de la paranoïa : les mensonges les plus efficaces sont ceux que le menteur croit lui-même. Rarement un conseil secret d'hommes mauvais est-il à l'œuvre ; le plus souvent, ce sont des gens qui tiennent leur idéologie pour la vérité. Le système est en majeure partie

émergent, non planifié de façon centrale. Cela le rend à la fois plus inoffensif — il n'y a pas d'ennemi omniscient — et plus dangereux : il n'y a pas non plus de tête à trancher.

Pourquoi le mensonge survit à l'ère de l'information

Venons-en à la vraie question : pourquoi restons-nous divisés et trompés, alors qu'aujourd'hui tout le savoir est librement accessible ? Parce que le goulot d'étranglement n'a jamais été l'accès aux faits. Ce fut toujours la propension humaine à placer l'appartenance au-dessus de la vérité — et cette propension est désormais exploitée, pour la première fois, de façon automatisée. Quand l'information est infinie, l'attention devient la ressource rare, et donc le champ de bataille. Nous ne cherchons pas la vérité, nous cherchons la tribu ; les gens intelligents sont souvent seulement meilleurs pour se mentir à eux-mêmes.

S'y ajoute l'architecture : les plateformes gagnent au temps passé, et rien ne retient plus longtemps que l'indignation. Le bouton tribal est pressé des milliards de fois par jour par des algorithmes qui ne veulent nullement la division, mais des recettes publicitaires. Et enfin, le coût du mensonge s'est effondré : réfuter une fausse nouvelle coûte plusieurs fois ce qu'il en coûte de la créer. Nous ne vivons pas à l'ère du savoir libre, mais à l'ère de l'information libre, dotée d'une technique de manipulation sans précédent.

La voix contraire aujourd'hui

Sur tout l'arc, le contre-remède fut toujours le même geste : sortir du jeu nous-contre-eux, refuser la figure de l'ennemi, placer la vérité au-dessus de l'appartenance. Ce que le Bouddha nommait « éveil », Jésus « aimer l'ennemi », Gandhi « force-de-vérité », se nomme dans le vocabulaire moderne simplement : métacognition, humilité épistémique, la recherche consciente du contre-argument le plus fort — et le fait de remarquer l'instant où l'on est justement en train d'être recruté pour une tribu. L'issue ne fut jamais une meilleure information. Ce fut toujours une autre conscience.

Le mensonge ne survit pas à cause d'un manipulateur caché, mais parce qu'il repose sur un trait réel et utile de notre esprit. Seul celui qui reconnaît ce trait en lui-même brise la boucle.

CHAPITRE 10

Science & capitalisme

Le pouvoir contre la vérité



Non le capitalisme contre la science — mais le pouvoir contre la vérité. Là où l'écart devient coûteux, la preuve se plie.

La thèse populaire veut que science et capitalisme soient inconciliables. C'est à la fois trop grossier et trop étroit. La rupture naît partout au

même endroit : là où le pouvoir rend la vérité coûteuse. Sous le marché, le levier se nomme profit ; sous les États idéologiques, il se nomme doctrine et plan. Mais le résultat est le même — la preuve se plie, et la correction, ce sont d'autres qui la paient. Il ne s'agit donc pas du capitalisme contre la science, mais du pouvoir contre la vérité.

Trois mesures, un seul motif

Avant d'en venir aux coupables individuels : le problème est systémique et mesurable. Dès 2005, l'épidémiologiste John Ioannidis intitulait son article le plus cité « Pourquoi la plupart des résultats de recherche publiés sont faux » — la crise de la reproductibilité touche tous les champs, de la psychologie à l'oncologie. Un deuxième fil montre l'effet du financement : les études sponsorisées par le fabricant tournent systématiquement plus favorablement, et le biais ne loge pas dans le métier visible, mais dans le subtil — dans la question posée, dans le protocole, dans la communication sélective, dans le « spin » de la conclusion.

Le troisième fil est le biais de publication, et c'est le plus perfide, car il se passe d'un seul chiffre falsifié. Qui ne publie que les études positives et laisse les négatives dans le tiroir fait paraître un médicament plus efficace qu'il ne l'est. L'omission suffit. Trois mesures indépendantes, un seul et même motif : tout résultat publié ne tient pas, et l'argent déplace la direction des résultats.

Le marché : le doute comme produit

Au commencement, il y eut l'industrie du tabac, et c'est elle qui écrit le scénario de tout ce qui suivit. En interne, on connut tôt le danger du cancer ;

à l'extérieur, on produisit systématiquement du doute à l'aide de scientifiques rémunérés. Un mémo interne en donna la formule : « Doubt is our product » — le doute est notre produit. Le but ne fut jamais d'avoir raison, mais d'engendrer la controverse et de retarder ainsi toute régulation. Le même scénario fut ensuite réemployé, presque sans changement, contre les connaissances sur les pluies acides, le trou dans la couche d'ozone et le changement climatique.

Ce qui commença comme un simple retard devint mortel ailleurs. Un antidouleur arriva sur le marché avec l'argument de vente que moins d'un pour cent des patients deviendrait dépendant — appuyé sur une lettre de lecteur de quelques lignes qui n'avait jamais rien prouvé de tel ; il fut l'un des déclencheurs d'une épidémie d'opioïdes faisant plus d'un demi-million de morts. Pour un autre médicament, le risque d'infarctus fut tu et des données effacées avant le dépôt du dossier ; les estimations parlent de dizaines de milliers de morts supplémentaires, jusqu'à son retrait du marché en 2004. Une fondation du sucre paya des chercheurs pour accuser la graisse et disculper le sucre — et façonna ainsi, des décennies durant, la politique alimentaire.

La galerie pourrait se prolonger : l'étude falsifiée sur douze enfants qui lia un vaccin à l'autisme et qui, retirée depuis longtemps, attise encore des flambées de rougeole vingt-cinq ans plus tard ; les trachées revêtues de cellules souches, publiées comme un « succès », dont presque tous les receveurs moururent ; le test sanguin qui ne fonctionna jamais ; la base de données de patients inventée qui, en pleine pandémie, étaya deux études retirées en quelques semaines. Chaque cas suit le même motif : l'affirmation était bon marché à produire, l'élucidation coûteuse — et elle arriva trop tard.

L'État : la même machine, une sanction plus dure

Ce n'est donc pas « le capitalisme ». Échange le profit contre l'idéologie et le plan, et la même machine continue de tourner — seule la peine pour les déviants devient plus brutale : non la plainte et le retrait des subventions, mais le camp, l'interdiction d'exercer, la mort. En Union soviétique, Trofim Lyssenko, personnellement couvert par Staline, déclara la génétique « pseudoscience bourgeoise » ; elle fut de fait interdite, un généticien de rang mondial mourut de faim au camp, et la biologie soviétique resta des décennies en arrière. La guerre de Mao contre les moineaux, menée contre l'avertissement exprès des biologistes, fit exploser les nuisibles et aggrava une famine faisant des millions de morts.

Dans l'État national-socialiste, deux lauréats du prix Nobel stigmatisèrent la relativité d'Einstein comme « physique juive » — chassant ainsi les meilleurs cerveaux du monde, dont l'adversaire eut besoin peu après pour construire ses armes. La RDA organisa, sous un numéro de plan, un dopage d'État clandestin sur des milliers d'athlètes, enfants compris. Et partout où un plan doit être « rempli », on invente des chiffres — de l'affaire soviétique du coton jusqu'aux « usines à articles » d'aujourd'hui, qui vendent à grande échelle des études falsifiées, parce que la promotion dépend du nombre de publications. C'est partout le même mécanisme, seulement cadencé autrement.

L'asymétrie du mensonge

Pourquoi la falsification est-elle rentable, au fond ? Parce qu'énoncer une affirmation est bon marché et la réfuter coûteux. Cet écart — estimé par une règle empirique connue à environ dix fois — est le véritable moteur derrière chaque cas. Il est confirmé empiriquement : la plus vaste étude à ce jour, analysée sur des millions de messages partagés, a constaté que les fausses nouvelles se propagent, dans chaque catégorie, plus loin, plus vite et plus profondément que la vérité. La falsification est bon marché, l'élucidation coûteuse, et le dommage est rejeté sur d'autres. C'est précisément cette asymétrie qui rend la falsification des résultats rationnelle, tant que personne n'impute les vrais coûts à celui qui les cause.

La réplique

Un texte qui ne fait qu'accuser se construit à lui-même une figure de l'ennemi. D'où l'objection la plus forte, sans fard : ce n'est justement pas « le capitalisme contre la science », mais le pouvoir contre la vérité, sous tout système. Et la protection est partout la même et structurelle — données ouvertes, préenregistrement, financement indépendant, le protocole d'étude déclaré à l'avance. Mais surtout la nature transfrontalière et critique de la science elle-même : précisément parce qu'elle travaille par-delà les frontières et les camps, aucun pouvoir isolé ne peut la ployer durablement. Que cette protection finisse par jouer — que nous connaissions seulement les cas ci-dessus — étaye la thèse et la désamorce à la fois. La vérité est devenue coûteuse. Mais elle ne s'est jamais entièrement laissée acheter.



Le fondement

Sous tout repose une seule mécanique : qui a le droit de définir ce qu'est la dette gouverne. L'argent n'est jamais seulement de l'argent — il est du pouvoir coagulé. Ici se découvre le fondement sur lequel reposent les hiérarchies — et le point où commence la rencontre d'égal à égal.

CHAPITRE 11

Le système monétaire

Argent & dette · Six degrés du pouvoir



*Six degrés sur lesquels le pillard devient invisible — du poing
à la pensée.*

Nous avons déjà rencontré le bandit sédentaire, lorsque commença l'âge des rois. Ici, nous parcourons le chemin jusqu'au bout. L'économiste

Mancur Olson décrit ainsi la rupture décisive : le pillard itinérant prend tout ce qu'il peut attraper et passe son chemin — détruisant par là toute incitation à produire quoi que ce soit. Le pillard sédentaire, lui, monopolise le vol en un lieu. Soudain, il a intérêt à ce que son butin prospère. Il ne prend plus tout, mais une part fixe. Il appelle cela l'impôt. Et il offre quelque chose en échange : la protection.

Le sociologue Charles Tilly poussa l'idée à l'extrême. Un racketteur, écrit-il, est quelqu'un qui crée d'abord une menace, puis encaisse pour l'écartier — et c'est exactement ce que font les gouvernements lorsque le danger contre lequel ils protègent est une conséquence de leur propre action. Sa phrase la plus célèbre résume mille ans en six mots :

La guerre fit l'État, et l'État fit la guerre.

L'argent est dette

Le degré suivant est si subtil que la plupart des gens ne le voient pas de toute leur vie. En 2014, la Banque d'Angleterre confirma officiellement ce qu'aucun manuel scolaire ne disait : les banques ne prêtent pas l'épargne de leurs clients. À chaque crédit, elles créent de l'argent flambant neuf — par une écriture comptable, à partir de rien. Il s'ensuit le plus inquiétant du système, et nul complot n'est requis, seulement les mathématiques : si presque chaque euro naît d'un endettement et que chaque dette porte intérêt, alors la masse monétaire doit croître sans cesse, ne serait-ce que pour ne pas s'effondrer. Dette et argent sont les deux faces du même bilan. Le système n'a pas de bouton d'arrêt — il ne connaît que la marche en avant.

Plus de créances que de monde

Ici, cela donne le vertige, et il faut être précis, sinon n'importe quel économiste démonte l'affaire. Ce n'est pas qu'il existerait plus d'argent que le monde ne vaut ; l'argent liquide et la production annuelle réelle sont à peu près de même grandeur. Ce qui dépasse la planète d'un multiple, c'est la couche de paris, de créances et de créances sur des créances qui s'est amoncelée au-dessus de l'économie réelle.



La valeur nominale des produits dérivés en circulation a atteint récemment un ordre de grandeur de près d'un milliard de dollars — environ huit à neuf fois la production économique mondiale réelle. Cette valeur nominale n'est pas de l'argent réel ; la valeur de marché effective est bien inférieure. Mais c'est précisément cet écart qui fait mouche : le système financier est devenu un terrain de jeu autoréférentiel, presque entièrement

découplé du monde physique. L'argent ne représente plus la réalité — il s'en est bâti une propre.

Guerre et finance sont mariées

L'anthropologue David Graeber montre que ce n'est pas un hasard : l'argent moderne repose sur la dette publique, et les États s'endettent pour faire la guerre. La fondation des banques centrales ne fut rien d'autre que l'institutionnalisation durable de ce mariage entre guerriers et financiers. À quel point cela reste actuel, on le vit au début de 2026, quand un président des États-Unis en exercice érigea l'achat du Groenland en priorité nationale, menaça huit États européens de droits de douane et n'exclut pas la force militaire — pour un bout de terre qu'il qualifia un jour « au fond, d'une grosse affaire immobilière ». Le pillard sédentaire redevient, le temps d'un instant, itinérant ; le masque glisse. La cheffe du gouvernement danois traça la seule ligne qui compte : sur l'économie et la sécurité, on peut négocier — « mais pas sur notre souveraineté ».

Tout a un prix

Le philosophe Michael Sandel décrit la plus discrète de toutes les conquêtes : au cours des dernières décennies, les valeurs marchandes ont évincé les normes non marchandes de presque tous les domaines de la vie. Presque sans qu'on le remarque, nous avons dérivé d'une économie de marché vers une société de marché. Son exemple le plus tranchant : une crèche instaura une amende pour les retards à venir chercher les enfants — et les retards augmentèrent. Les parents traitèrent l'amende comme un tarif

qu'ils étaient prêts à payer, au lieu de comprendre la ponctualité comme un devoir. Dès qu'un prix s'y attache, une obligation morale bascule en simple transaction. Qui grandit dans ce monde n'apprend pas « certaines choses ne s'achètent pas », mais « tout a un prix, je ne le connais simplement pas encore ».

Et ceux que l'argent n'atteint pas ? On ne les achète pas — on les rebaptise. La recherche sur les valeurs sacrées le montre : si l'on demande à quelqu'un d'échanger une telle valeur contre de l'argent, il ne réagit pas par la pondération, mais par l'indignation, et devient même, en négociation, plus intransigent. Une offre d'argent produit un effet de recul. Pour certains, l'argent n'est pas indifférent — il est insultant. Le contrôle le plus efficace sur de tels êtres ne passe donc jamais par l'argent, mais par le langage, la faute et l'identité. Voilà la ligne qui traverse les six degrés : épée, impôt, dette, argent, marché, récit — à chacun, le pillard devient plus invisible. La violence visible est coûteuse et éveille la résistance ; la violence invisible se nomme normalité. Faire les Lumières, c'est rendre les degrés de nouveau visibles.

Ce que le prix fait à la dignité

Emmanuel Kant traça la ligne la plus tranchante de toute la question : les choses ont un prix — elles sont échangeables contre un équivalent. L'homme, et avec lui tout ce qui vit, a une dignité — et la dignité est au-dessus de tout prix et ne connaît aucun équivalent. À l'instant où un être vivant reçoit une étiquette de prix, il passe de fin en soi à simple moyen. Ce n'est pas un sentiment pieux, mais une bascule cognitive aux conséquences mesurables : le prix transforme le vivant en comparable — et, au même moment, éteint le sentiment qu'on en a. Ainsi l'insupportable devient gérable.



Il en va de même pour la statistique. Elle rend le monde lisible, et la lisibilité est la condition préalable du contrôle ; le recensement est l'outil du pillard sédentaire, car il doit compter pour taxer. Il en découle trois pièges. Dès qu'un indicateur devient une cible, il ne vaut plus comme mesure. Ce qui ne se laisse pas mesurer est déclaré sans importance, puis finalement inexistant. Et la moyenne efface l'individu. Le produit intérieur brut en est la leçon : il compte l'accident de voiture, le divorce, le nettoyage d'une marée noire comme de la « croissance ». Il mesure, selon une formule célèbre, tout sauf ce qui rend la vie digne d'être vécue. L'angle mort du chiffre n'est pas un hasard, mais une conception.

Nous calculons avec la physique de 1870

L'économie classique emprunta sa vision du monde à la mécanique du XIXe siècle : un système qui tend vers un équilibre stable, peuplé

d'optimisateurs purement rationnels. Ce fut une grande prouesse — pour un monde industriel. Mais c'est l'arrêt sur image d'un fleuve qui coule. Ici compte la dignité, non l'accusation : les économistes ne sont pas des adversaires, mais des cartographes, et leur carte était, pour leur terrain, étonnamment exacte. Seulement, le terrain a changé — numérique, financiarisé, aux limites écologiques, complexe et interconnecté. Une carte du fleuve tranquille n'aide guère lorsque le fleuve déborde de ses rives.



La penseuse des systèmes Donella Meadows montra que le point de levier le plus puissant d'un système n'est ni une règle ni un taux d'intérêt, mais le paradigme dont il jaillit. Si l'on veut vraiment changer le système, on change l'image qui est derrière. Et c'est précisément ici que la Merkaba n'est pas un symbole fortuit. L'équilibre de l'ancienne économie est un arrêt — deux forces qui se neutralisent. La Merkaba est le contraire : deux tétraèdres qui tournent l'un contre l'autre et ne trouvent jamais le repos. L'équilibre vivant est mouvement, non arrêt.

Chazon : deux systèmes, tournant en sens contraires

L'étoile-tétraèdre n'est pas un symbole de compromis. Une tiède troisième voie, une simple économie mixte, ne serait qu'un demi-moteur sur un demi-sol. La Merkaba désigne un équilibre à contre-sens : les deux principes pleinement présents, tournant l'un contre l'autre, chacun limitant l'ombre de l'autre. Le moteur, c'est le marché et le capital — concurrence et signaux de prix pour tout ce qui en profite réellement. Le sol, c'est le commun et le solidaire — un argent créé publiquement, sans dette, pour l'inégociable : le soin, la dignité, les communs de la nature. Le marché se porte sur ce sol au lieu de le remplacer : la vérité capitaliste sans les rapines, la vérité communiste sans la contrainte.

Mais au centre ne se tient aucun système, plutôt une mesure. L'axe — Chazon, « vision » — est le noyau inachetable que ni le marché ni l'État n'ont le droit de tarifer. Il répond à la question que Sandel laissa ouverte : il ne dit jamais ce qui peut devenir marché et ce qui ne le peut pas. Le critère est le sacré. Ce qui relève de la dignité de l'homme est, par principe, soustrait aux deux tétraèdres. C'est une vision, non un plan de construction éprouvé, et son flanc découvert doit être nommé honnêtement : qui garde l'axe, qui trace la frontière, et comment empêche-t-on son arraisonnement ? Mais le germe existe réellement — une coopérative est déjà un hybride sol-moteur : le marché au service, la propriété aux mains des gens, la décision chez les participants.



*Le capitalisme demande : que vaut-elle ? Le
communisme demande : à qui appartient-elle ?
Chazon demande d'abord : qu'est-ce qui est sacré — et
ne doit donc même pas entrer sur le marché ?*

CHAPITRE 12

D'égal à égal

Deux pôles, aucune hiérarchie



*Non l'un au-dessus de l'autre — le féminin et le masculin
comme deux forces de valeur égale d'un être entier.*

Goethe nommait le mouvement fondamental de la nature « polarité et intensification » : deux forces opposées qui ne se combattent pas, mais se conditionnent — et de la tension desquelles jaillit un troisième terme, plus élevé. Inspiration et expiration, lumière et ténèbres, pôle positif et pôle négatif. Le féminin et le masculin ne sont pas, dans cette lecture, deux sortes d'êtres humains, mais deux principes qui habitent chaque personne — le recevant et le façonnant, le circulaire et l'orienté, l'abandon et la volonté. Quand ce chapitre dit « féminin » et « masculin », il vise ces pôles, non une prescription sur la manière dont de vraies femmes ou de vrais hommes devraient être. Il s'agit de la réhabilitation du pôle féminin longtemps déprécié et de sa réconciliation avec le masculin — en chaque personne.

Le divin féminin passé sous silence

Presque chaque grande tradition connaît une face féminine du divin — et presque chacune l'a reléguée à la marge. Shekhina, Sophia, Shakti, la Grande Mère : quatre noms pour une force qui ne pense pas seulement le spirituel, mais le porte avec amour. Là où le principe masculin — Logos, loi, transcendance — fut idéalisé, le sentiment et l'abandon passèrent pour inférieurs. Reconquérir le féminin ne signifie pas le magnifier, mais le reconnaître comme un accès au sacré de plein droit. Dans le tantra, Shiva, la conscience pure, demeure sans vie sans Shakti, l'énergie créatrice. Seuls les deux ensemble sont la réalité.

La querelle entre la tête et le cœur

Le théâtre le plus profond de cette polarité n'est pas la société, mais ton propre for intérieur : la querelle entre l'analyse froide et le ressenti chaud. Une culture qui ne couronne que la raison déclare le sentir un trouble — et s'appauvrit ; une culture qui ne fait que sentir perd la clarté. Le neuropsychiatre Iain McGilchrist décrit deux manières de rencontrer le monde : l'une ouverte, relationnelle, l'autre focalisée, qui découpe — et montre comment la seconde s'est faite, dans la modernité, maîtresse unique. Antonio Damasio, lui, prouva qu'il n'y a pas de décision raisonnable sans sentiment : la raison pure est une fiction. Maturité signifie laisser parler les deux.

La physique elle-même en fournit une parabole. Lors du big-bang, matière et antimatière auraient dû s'anéantir entièrement ; qu'un monde

existe seulement, on le doit à une infime asymétrie. La symétrie pure n'aurait donné rien, l'unilatéralité pure non plus. Et chez Niels Bohr, particule et onde ne s'excluent pas — les deux descriptions sont nécessaires, aucune seule n'est vraie. C'est délibérément une image, non une preuve : de l'égalité pure ne naît rien, de la domination d'un seul pôle naît la violence. La vie naît dans le rapport de tension fécond.

Le déséquilibre, mesuré

Là où l'idéalisation du principe masculin devient concrète, elle se laisse mesurer. Pendant des décennies, le corps masculin fit office d'être humain de référence ; les femmes furent exclues des études cliniques comme « compliquées » — à cause du cycle, d'une grossesse possible, des fluctuations hormonales. La conséquence est le Gender Data Gap : des diagnostics, des dosages et des recommandations qui conviennent moins bien aux femmes. Ce n'est que depuis les années 1990 que l'inclusion des femmes est exigée par la loi ; l'écart est réel et ne se réduit que lentement.

Et l'intelligence artificielle menace de bétonner ce déséquilibre. Elle apprend du passé, donc de son unilatéralité, et la met à l'échelle dans l'avenir. Une vaste enquête a trouvé dans les modèles de langage des clichés de genre constants — les femmes associées au foyer et à la famille, les hommes à la direction et à la carrière. Les outils de recrutement interprètent les trous dans un CV, par exemple pour le travail de soin, comme un défaut ; les algorithmes financiers jugent plus rarement les femmes solvables ; l'IA diagnostique se règle sur des symptômes masculins. Là réside une responsabilité pour quiconque construit de tels systèmes : une IA d'égal à égal serait une IA qui connaît les deux pôles, au lieu de n'en renforcer qu'un.

Qui porte n'est pas reconnu

Une économie qui ne paie que le pôle orienté, productif, dévalorise tout ce qui porte, nourrit, soigne — le travail de soin qui n'apparaît dans aucun bilan et constitue pourtant le véritable fondement de toute économie. Sa valeur dépasse d'un multiple celle de l'industrie technologique mondiale ; il est fourni en majeure partie sans rémunération par des femmes et des filles. D'ici 2030, des milliards de gens auront besoin de soin — qui ne le revalorise pas se dirige vers un effondrement. La même logique agit à grande échelle : une société n'est pas obligée de s'organiser autour de la domination, elle peut s'organiser, comme le nomme Riane Eisler, autour du partenariat — le calice plutôt que l'épée. Et elle agit envers la nature, que nous n'appelons pas par hasard « Terre-Mère » : l'écoféminisme montre que la dévalorisation du féminin et l'exploitation de la Terre proviennent d'une seule racine — le pôle qui ne fait que prendre, sans recevoir.

De l'objet au sujet

Là où le corps féminin est réduit à la disponibilité, un être humain est changé en chose, et la violence est l'extrémité ultime de la même logique : un pôle traite l'autre comme une propriété. C'est la pointe amère de tout le chapitre : dans le monde, environ toutes les dix minutes, une femme est tuée par un partenaire ou un proche — le foyer n'est pas pour toutes un lieu sûr. La dignité commence par rendre le corps comme sujet vécu, non comme image, mais comme vie. L'autodétermination corporelle est la base non négociable de toute égalité.

*Ce que nous faisons à la femme, nous le faisons à la
Terre — et à nous-mêmes.*

La fusion

L'image qui porte toute cette réflexion domine tout le reste : deux tétraèdres qui se pénètrent l'un l'autre. Le triangle ascendant — feu, volonté, le pôle masculin. Le descendant — eau, abandon, le féminin. Aucun n'engloutit l'autre ; ils s'interpénètrent et forment une étoile. C'est exactement ce que veut dire « l'homme comme tout » : non la dissolution de la différence, mais son union d'égal à égal. Et ne l'oublie pas : le pôle masculin est blessé lui aussi — par l'interdiction de sentir, la dureté imposée, la solitude. La fusion n'est pas une défaite de l'homme. Elle rend à la femme la force et à l'homme le cœur.

Les anciennes images le savaient depuis longtemps : Ardhanarishvara, Shiva et Shakti en un seul corps ; le Rebis de l'alchimie, les noces du Soleil et de la Lune ; Adam Kadmon, l'homme primordial avant la séparation. C. G. Jung nommait l'union des pôles intérieurs le véritable but — le Soi tout entier. On ne pourrait s'adresser à un tel divin par « Il » ou « Elle », mais seulement par « Toi » : nul Père au ciel, nulle Terre-Mère seule, mais l'aube où les deux ne font qu'un. Shalem — sain, entier, complet.

Mais les pôles ne se réconcilient pas par la seule réflexion, plutôt par l'exercice — et nul n'a besoin pour cela de devenir « androgyne ». Il suffit de redonner de l'espace à la force longtemps réprimée en toi : honorer également le faire et l'être, accepter un présent sans rendre aussitôt quelque chose, placer

dans une décision le sentiment à côté de l'argument, exercer le non clair tout autant que le oui entier. Sois doux avec toi-même ; l'équilibre n'est pas un sport de compétition. Car l'égalité des pôles n'est pas une loi de la nature, mais une décision culturelle — et donc quelque chose que nous pouvons reprendre chaque jour à neuf.

A Sri Yantra mandala, a complex geometric figure composed of nine interlocking circles, is centered on the page. It is rendered in a golden-yellow color against a dark purple and blue background with a starry, nebula-like pattern. The mandala is partially enclosed by a large, faint, golden-yellow circle.

V

מעשה

DU CADRE NAÎT LA PRATIQUE

L'application

*Une carte ne se prouve qu'en marchant. Des trois piliers naît le
soin, de la vision un accompagnement, de la doctrine un
véhicule qui se rend là où des êtres attendent. Ici, le cosmos
devient concret.*

CHAPITRE 13

Du torcheur de culs au coach de conscience

Un manuel de soin



PREMIÈRE APPLICATION · ISSUE DU SOIN

Un manuel issu de la pratique — écrit entre deux gardes de nuit, les mains tremblantes et la tête claire.

Torcheur de culs. C'est ainsi que certains nomment ce métier — et, les jours de fatigue, ceux-là mêmes qui l'exercent le font aussi. C'est un mot qui veut tout rapetisser : le travail, la dignité, l'être qui l'accomplit. Et pourtant, c'est ici précisément, entre l'unité de soins palliatifs et le service des démences, que se produit jour après jour ce pour quoi d'autres réservent de coûteuses retraites : une humanité vraie, sans façade, sans filtre, jusqu'au dernier souffle.

Ce manuel est écrit du dedans, et c'est là tout son propos. La critique du système de soin vient d'ordinaire de ceux qui n'ont pas à le supporter chaque jour — depuis des bureaux, dans des statistiques. Ici parle quelqu'un qui

connaît l'odeur, la précipitation, les larmes et l'étrange silence au chevet d'un mourant. Cela nous concerne tous : nous vieillirons tous, nous aurons tous besoin de soin. La seule question ouverte est : dans quel système — et par qui.

Ce que le corps enseigne

Laver le corps d'un autre sonne comme une besogne vile. Fais-le quelques milliers de fois avec attention, et cela devient autre chose : un exercice de présence, presque une méditation. Tu es tout entier ici, auprès de cet être, dans cet instant, sans distraction. Les mourants sont alors les maîtres les plus sévères et les plus doux que l'on puisse trouver. Ils n'ont plus de temps pour les façades — et forcent quiconque reste auprès d'eux à devenir, lui aussi, honnête.

Pouvoir et impuissance

Et pourtant, le système maintient les soignants petits. Hiérarchies, bureaucratie, l'éternelle pénurie de personnel devenue état permanent, une documentation qui sert plus au contrôle qu'à la qualité. Qui tient bon ici doit apprendre deux choses qui ne figurent à aucun programme : poser des limites sans se sentir coupable — car une distance saine est le contraire de la dureté de cœur. Et ne pas combattre l'épuisement professionnel comme une maladie, mais le lire comme un signal. Il ne te dit pas que tu es trop faible. Il te dit que quelque chose ne va pas.

De l'endurance à la création

C'est exactement en ce point que commence la mutation qui donne son titre à ce livre : de l'endurance à la création, de la soignante au coach de conscience. Non en quittant le métier, mais en faisant de l'expérience qu'on y vit une vocation. La politique du soin en fait partie — car ce qui doit changer peut se nommer concrètement, et non seulement se déplorer.

Sur treize chapitres, le manuel déploie cet arc : du diagnostic sobre du système à la dignité du travail corporel, du rapport au pouvoir à l'empathie sans perte de soi, de la mort comme maître jusqu'à la vision d'une société qui pense le soin autrement. Car au bout du compte, la manière dont une société traite ses plus faibles est l'image la plus honnête d'elle-même.

CHAPITRE 14

Accompagnement

Un accompagnement le long des trois piliers



DEUXIÈME APPLICATION · AVEC LANA

Pas de recettes. Tes réponses. — Un accompagnement qui t'aide à t'entendre toi-même de nouveau.

Pour ta vie, il n'existe aucun plan de construction. Personne d'autre ne l'a vécue, personne n'en connaît les espaces intérieurs comme toi. C'est pourquoi cette forme d'accompagnement commence par une humilité inhabituelle : le rôle de Lana n'est pas de dérouler devant toi ses réponses, mais de t'aider à entendre de nouveau les tiennes — celles qui gisent depuis longtemps ensevelies sous le vacarme des attentes.

Trois convictions portent ce travail. Premièrement : tu es l'experte, l'expert de toi-même. Deuxièmement : le corps et l'esprit ne font qu'un — un vrai changement n'a jamais lieu seulement dans la tête, mais toujours aussi là où tu respères, où tu sens, où tu te crispes. Et troisièmement : une spiritualité

inapte au quotidien est une fuite. Ce qui naît ici doit tenir le lundi matin, et pas seulement dans la salle de séminaire.

Quatre chemins, une seule profondeur

Il n'existe pas un seul bon point d'entrée, mais plusieurs portes vers la même pièce. « Becoming Whole » conduit, sur huit semaines, systématiquement à travers tous les niveaux de l'équilibre intérieur — de la perception de ses propres schémas jusqu'à leur intégration dans le quotidien. L'accompagnement en tête-à-tête est entièrement taillé sur ton thème du moment, idéal pour les décisions et le travail personnel en profondeur. L'« espace de rencontre » est ouvert à tous, quel que soit le budget — une séance par mois, échange, exercice, lien. Et pour ceux qui restent éveillés la nuit parce que les pensées ne s'arrêtent pas, il existe un cours d'auto-apprentissage compact : des outils pratiques, pour sortir du manège des pensées, sans ésotérisme.

Ce qui relie les quatre, c'est l'attitude derrière : un espace sûr, où ce qui est dit reste où il est — sans jugement, sans pression de performance, sans rôles. Non un lieu où quelqu'un te dit qui tu dois être. Mais un lieu où tu as le droit de le découvrir toi-même.

CHAPITRE 15

La carte sur la toile

Lire, voir et écouter la suite en ligne



QUATRIÈME APPLICATION · CHAZON.EU

Ce livre est une carte. Mais le territoire se laisse parcourir — sur chazon.eu et, en images et en sons, chez Source Open.

Un livre ne peut que montrer, non mouvoir. Bien des choses dont ces pages parlent ne s'animent vraiment que sur la toile : là, les portes sont cliquables, les essais peuvent être approfondis, le dialogue est possible. Si un chapitre t'a touché, tu trouveras ici où cela se poursuit — section après section, avec une brève indication de ce qui t'attend.

LES QUATRE PORTES

Éléments, Énergies, Miroir et Codex — à parcourir au lieu d'être seulement décrits. Ici, la carte de la troisième partie devient un cosmos interactif : le tableau périodique vu du dedans, la spirale des phases de l'âme, leur point de rencontre et le manuscrit enluminé qui naît des deux.

PROJET LUMIÈRES

Les essais sur le pouvoir, l'argent et la vérité sous forme de documentaire sombre — avec sources, approfondissements et un outil qui passe les textes au crible de leur récit caché. Qui veut questionner ce livre commence ici.

OUTILS & JEUX

Le versant ludique du projet : un jeu de plateau né de la géométrie sacrée, une aventure de conscience en jeu de navigateur et d'autres petites expériences où l'on ne lit pas les idées, mais où on les joue.

LIVING WHOLENESS · ACADEMY & COACHING

Un accompagnement le long des trois piliers — de « Becoming Whole » au travail personnel en tête-à-tête, jusqu'à l'espace de rencontre ouvert à tous. Là où le lu doit devenir exercice vécu, voici le point d'entrée.

LE MIROIR

Un compagnon dans l'esprit de ce livre, avec qui tu peux parler : nuancé, honnête, sans recettes. Tends-lui un concept ou ton propre conflit intérieur — et laisse-le se refléter le long des deux pôles. Il ne remplace ni un être humain ni un service spécialisé, mais il poursuit la réflexion avec toi.

Source Open — voir et écouter

Ce qui ne se laisse pas dire en mots, la musique le porte. Sous le nom de Source Open paraissent les images animées et les sons de ce projet : sur

YouTube, la chaîne Source Open, et sur Spotify, Source Open. C'est la même vision dans une autre langue — la bande-son du livre.



CHAZON.EU – SCANNE POUR ENTRER

La porte est ouverte, et elle ne coûte rien. Lis la suite, regarde, écoute — et surtout : trace ton propre chemin à partir d'ici. Le livre s'achève sur cette page. Le voyage, non.

ANNEXE

Sources & lectures

Ce livre se comprend comme une carte, non comme le dernier mot. Les œuvres, les notions et les cas qui suivent se tiennent derrière les chapitres — chaque entrée contredit les autres en au moins un point. C'est précisément voulu. Les constats empiriques sont étayés par des sources primaires ; les fils philosophiques et spirituels sont des propositions de sens, non des faits mesurables. Qui veut creuser plus profond trouvera ici les bûches.

HISTOIRE DU MONDE

- Jared Diamond, De l'inégalité parmi les sociétés — la répartition géographique des espèces domesticables comme avance, non comme supériorité.
- Yuval Noah Harari, Sapiens. Une brève histoire de l'humanité — les fictions partagées comme base de coopération des grands groupes.
- Max Weber, L'Éthique protestante et l'esprit du capitalisme — les idées comme étincelle des ordres économiques.
- Daron Acemoglu & James A. Robinson, Prospérité, puissance et pauvreté (Why Nations Fail) — institutions inclusives contre institutions extractives.
- Kenneth Pomeranz, The Great Divergence — charbon, colonies et l'essor de l'Europe vers 1800.
- Immanuel Wallerstein, L'analyse des systèmes-monde — centre et périphérie depuis environ 1500.
- Thomas R. Malthus — le piège démographique que la rupture industrielle brisa.

L'ÂGE DES ROIS

- Mancur Olson, Pouvoir et prospérité — le bandit itinérant et le bandit sédentaire comme origine de l'État.
- Norbert Elias, La Société de cour / La Civilisation des mœurs — Versailles et la domestication de la noblesse guerrière.
- Devise des Habsbourg : « Bella gerant alii, tu felix Austria nube » — frappée sur la maison d'après un vers d'Ovide.
- Habsbourg d'Espagne, Charles II et la guerre de Succession à partir de 1700 — la catastrophe de consanguinité historiquement attestée.

LES MAISONS NOBLES D'EUROPE

- Bulle d'or (1356) — la fixation de l'élection royale, une constitution avant les constitutions.
- Dispositio Achillea (1473) — codification précoce de la primogéniture chez les Hohenzollern.
- Fidéicommiss, Constitution de Weimar art. 109 et Loi fondamentale art. 123 — la fin symbolique de la noblesse, la propriété subsistant.
- La reine Victoria et Christian IX de Danemark — les deux racines du réseau matrimonial européen.
- Remarque : pour un pilotage occulte de la politique par des « lignées de sang » ou des Illuminati, toute base probante fait défaut ; la persistance attestable

demeure ouverte dans les livres fonciers et les registres de fondations.

LA MÊME MACHINE

- Thomas Piketty, *Le Capital au XXIe siècle* — la concentration du capital hérité (rendement supérieur à la croissance).
- Yanis Varoufakis, *Les Nouveaux Serfs de l'économie (Technoféodalisme)* — rentes de plateforme et « capital cloud » comme nouvelle forme de fief.
- Fidécimmis → fondation familiale — la continuité juridiquement documentée du patrimoine concentré après 1919.

LA MACHINE ET LA VOIX CONTRAIRE

- Yuval Noah Harari — les fictions partagées ; la différence entre fiction et mensonge.
- Benedict Anderson, *L'Imaginaire national (Imagined Communities)* — la nation comme communauté imaginée.
- Robin Dunbar — le nombre de Dunbar, environ 150 relations stables.
- Karl Jaspers — l'Âge axial comme époque des grands maîtres.
- Antonio Gramsci — l'hégémonie culturelle ; Michel Foucault — le pouvoir produit la vérité.
- Alberto Brandolini (2013) — l'asymétrie entre affirmer et réfuter.

SCIENCE & CAPITALISME

- John P. A. Ioannidis (2005), « Why Most Published Research Findings Are False » — la crise de la reproductibilité.
- Lundh et al., *revue Cochrane* (2017) — l'effet du financement des études sponsorisées par les fabricants.
- Turner et al., *New England Journal of Medicine* (2008) — le biais de publication dans les études d'homologation des antidépresseurs.

- Naomi Oreskes & Erik M. Conway, Les Marchands de doute — le scénario du doute, du tabac au climat (R. J. Reynolds, « Doubt is our product », 1969).
- Cas du marché : OxyContin / Purdue Pharma (lettre de lecteur Porter & Jick, 1980) ; Vioxx / Merck (VIGOR ; retrait du marché en 2004) ; Sugar Research Foundation / Harvard ; Wakefield (Lancet, ROR, ré-tracté en 2010) ; Macchiarini / Karolinska ; Theranos ; Surgisphere (2020) ; Tessier-Lavigne / Stanford.
- Cas d'État : Lyssenko & Vavilov (URSS) ; la « guerre contre les moineaux » de Mao ; la « physique allemande » (Lenard & Stark) ; thème de plan d'État 14.25 de la RDA.
- Vosoughi, Roy & Aral, Science (2018, MIT) — les fausses nouvelles se propagent plus loin et plus vite que la vérité.

LE SYSTÈME MONÉTAIRE

- Mancur Olson — le bandit sédentaire ; Charles Tilly (1985) — « La guerre fit l'État, et l'État fit la guerre ».
- Banque d'Angleterre (2014) — la création monétaire des banques commerciales lors de l'octroi de crédit.
- David Graeber, Dette : 5000 ans d'histoire — argent, dette publique et guerre.
- Michael J. Sandel, Ce que l'argent ne peut acheter — la société de marché (exemple de l'amende de la crèche).
- Philip Tetlock & Scott Atran — les valeurs sacrées et l'effet de recul lors de l'échange tabou.
- Emmanuel Kant — le prix et la dignité ; James C. Scott, Seeing Like a State — la lisibilité comme condition préalable du contrôle ; la loi de Goodhart ; R. F. Kennedy (1968) sur la critique du PIB.

- Donella Meadows — les points de levier dans les systèmes : le paradigme comme levier le plus puissant.

D'ÉGAL À ÉGAL

- Johann Wolfgang von Goethe — « polarité et intensification » ; l'Éternel féminin (Faust II).
- Iain McGilchrist, *The Master and His Emissary* — deux manières de l'attention.
- António Damásio, *L'Erreur de Descartes* — pas de décision raisonnable sans sentiment.
- Niels Bohr — la complémentarité de la particule et de l'onde comme image de deux pôles.
- Caroline Criado-Perez, *Femmes invisibles* — le Gender Data Gap en médecine et en technique.
- UNESCO (2024) — des clichés de genre constants dans les grands modèles de langage.
- Riane Eisler, *Le Calice et l'Épée* — le modèle du partenariat contre celui de la domination ; Vandana Shiva & Carolyn Merchant — l'écoféminisme.
- C. G. Jung — l'anima et l'animus, la coniunctio oppositorum ; Erich Neumann, *La Grande Mère*.
- Nations unies (2024) — statistiques sur les féminicides commis par des partenaires et des proches.

ANNEXE

Qui nous sommes



Dennis



Lana

SORTIS DU SYSTÈME. POUR LE SYSTÈME.

DENNIS

À temps plein dans le soin, informaticien auparavant — et entre les deux, la question de ce qui rend un être vraiment entier. Calme, curieux, chaleureux : depuis plus d'un an il partage une vidéo par jour et assemble, pièce après pièce, ce qui relie le soin, la philosophie et l'histoire. Il aime la nature, sa famille et la prochaine aventure — et croit que les plus grands changements commencent doucement, à l'intérieur. Cofondateur de la Living Wholeness Academy.

LANA

Pratique thérapeutique et travail du son — un pont entre le corps et la perception. Patiente et chaleureuse, elle tient l'espace où l'on se sent en sécurité, et écoute avant de répondre. Elle aime la nature, les moments de silence et l'idée que chacun reparte un peu plus apaisé qu'en arrivant. Cofondatrice de la Living Wholeness Academy.

CONTACT

Courriel : kontakt@merkabaprojekt.de

Téléphone : +49 176 433 266 56

Accompagnement : lanalutz.de

SOURCE OPEN · POUR TOUS LES ÊTRES HUMAINS

Soulager au-dehors ce qui bloque au-dedans. Partage-le avec tous ceux à qui cela peut venir en aide — et poursuis ton propre sentier.

CHAZON.EU



*Un voyage vers l'intérieur —
et un regard clair sur les machines du pouvoir.
De la Merkaba jusqu'à la question de ce qui est sacré.*

M E R K A B A · S H A L E M · C H A Z O N

S O U R C E O P E N
C H A Z O N . E U

